

Études littéraires africaines

Revue de Littérature comparée, « L'Afrique en marge »,
numéro dirigé par Jean-Marc MOURA et János RIESZ, n° 314,
2-2005, avril-mai 2005, Didier érudition - ISBN 2-252-03500-5



Daniel Delas

Numéro 21, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041311ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041311ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delas, D. (2006). Compte rendu de [*Revue de Littérature comparée*, « L'Afrique en marge », numéro dirigé par Jean-Marc MOURA et János RIESZ, n° 314, 2-2005, avril-mai 2005, Didier érudition - ISBN 2-252-03500-5]. *Études littéraires africaines*, (21), 57–59. <https://doi.org/10.7202/1041311ar>

dans son ouvrage *La Conquête de l'espace public colonial*. S'il s'agit en partie d'émanciper la germanistique africaine par rapport aux études allemandes, la revue reste liée bien sûr aux institutions scientifiques "métropolitaines". Cela explique le fait que chaque numéro contienne une annexe de deux textes dus à des chercheurs de Saarbrücken, au lieu desquels on aimerait parfois lire davantage de textes d'auteurs comme Essaïe Djomo (Dschang), Pierre Kodjio Nenguie (Yaoundé) ou Bernard Mulo Farenkia (Yaoundé). E. Djomo par exemple montre le processus de l'oppression à travers l'étude des manuels d'allemand au Cameroun et plaide pour une décolonisation dans la coopération. M. Farenkia critique la situation de la recherche scientifique au Cameroun, mais expose aussi certaines perspectives d'amélioration. P.K. Nenguie analyse les ouvrages de l'auteur colonial allemand Hans Paasche d'une façon qui montre l'actualité d'une problématique qu'on pensait pouvoir regarder comme insignifiante aujourd'hui...

Tandis que le numéro 1 dresse un état de la situation de la germanistique africaine, le numéro 2 contient des textes interdisciplinaires. On y trouve des articles historiques ou linguistiques ainsi que des contributions sur la littérature et le cinéma. De cette façon, *Mont Cameroun* démontre les avantages des études culturelles par rapport aux études soit littéraires soit linguistiques. Les articles d'Albert Gouaffo (Dschang), Essaïe Djomo (Dschang) et Ute Fendler (Sarrebouurg) retiennent plus particulièrement l'attention. E. Djomo notamment s'intéresse à la relation postcoloniale et singulièrement à l'agression, d'une telle manière qu'on pourrait appliquer son analyse à l'américanophilie extrême et parfois irrationnelle des Allemands.

Les premiers destinataires de cette revue sont naturellement les Allemands ou les germanistes, mais elle s'adresse aussi aux africanistes qui se penchent sur l'histoire coloniale parce qu'elle montre qu'on peut trouver dans le passé africain des traces de la présence allemande plus importantes et plus vivantes qu'on ne l'aurait supposé. Le prochain numéro sera consacré à la pluralité des langues en Afrique et au rôle de l'allemand dans cette pluralité. On peut certainement en attendre des découvertes relativement étonnantes.

■ Manfred LOIMEIER

■ *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE, "L'AFRIQUE EN MARGE"*, NUMÉRO DIRIGÉ PAR JEAN-MARC MOURA ET JÁNOS RIESZ, N° 314, 2-2005, AVRIL-MAI 2005, DIDIER ÉRUDITION - ISBN 2-252-03500-5

Ce numéro centré sur la notion de "marge" témoigne de la vigueur de la réflexion africaniste en Allemagne en revenant, 50 ans après la parution du numéro spécial de la revue *Présence africaine* (n° 8-9, 1950) intitulé "Le monde noir", sur la notion de marginalité que Théodore Monod ins-

crivait dans le titre de sa contribution d'alors : "L'Afrique continent marginal". Après la tentative de la Négritude de "dé-marginaliser" le continent africain, l'Afrique contemporaine n'est-elle pas à nouveau repoussée à la périphérie du monde, dans le domaine de la littérature en particulier ?

L'économie du numéro repose sur une organisation plus ou moins chronologique. Ainsi Susanne Gehrmann montre-t-elle, en étudiant un roman italien d'Arnaldo Cipolla, *L'Airone* (1920) et une publication du Suisse Daniel Bersot, *Sous la chicote* (1909), que le mouvement d'opinion contre les "atrocités congolaises" perpétrées dans l'Etat Indépendant du Congo du roi Léopold II de Belgique a certes les apparences d'une dénonciation, mais en reporte en fait la responsabilité, non sur le processus colonial lui-même mais sur le pouvoir de dégénérescence attribué à l'Afrique. Dans ces conditions, l'une et l'autre œuvre constituent un divertissement pour le grand public qui fait disparaître l'Afrique "réelle" derrière un rideau de clichés à la fois horribles et pittoresques. Même conclusion pour l'étude qu'Adjäï Paulin Oloukpona-Yinnon consacre au roman de Wilhelm Raabe (1831-1910), *Abu Telfan ou le retour des Monts de Lune*, dont le héros Leonhard Hagebucher est avili par son séjour en Afrique ; si l'Afrique attire, "cet attrait est celui de la nostalgie et du primitivisme" et maintient le continent noir dans une marginalité de mauvais aloi.

L'étude que János Riesz consacre à "Orphée noir" de Sartre montre par contraste comment la référence orphique à laquelle recourt le philosophe français a réutilisé brillamment un mythe très ancien pour servir l'Afrique et faire comprendre que la nouvelle poésie nègre puise à la source de toute poésie authentique, travail qui sera prolongé par Janheinz Jahn dans son anthologie *Schwarzer Orpheus* et Ulli Beier avec la fondation de la revue *Black Orpheus*. Ainsi ces intellectuels ont-ils réussi à mettre "en marche vers un centre commun" les marges dans lesquelles les récits précédents maintenaient l'Afrique et à inscrire la poésie de la négritude au cœur du cheminement de tous les vrais poètes, de sorte que nous ne pourrions plus lire les poètes africains et le monde qu'ils évoquent à travers les clichés exotiques usuels.

Il s'en faut pourtant, on le sait, de beaucoup pour que tous les écrivains africains puissent s'inscrire dans le mouvement orphique où Sartre a si intelligemment placés Senghor et Césaire, ne serait-ce que par leur situation d'écriture qui les place à des années-lumière des deux poètes intellectuels parisiens.

Alain Ricard s'attache au projet littéraire du Togolais Félix Couchoro (1900-1968) et du Nigérian Amos Tutuola (1923-1997) pour montrer que ces deux écrivains sont représentatifs d'un discours en quelque sorte parallèle au grand discours nègre qui revendique une pleine visibilité en Occident. Il s'agit d'un discours souterrain, marginal, soit qu'il présente tous les traits du discours dominé – ce serait le cas de Couchoro –, par l'utilisation de clichés littéraires et de topoi classiques, une écriture de l'ostentation ("je sais très bien le français") et la correction scrupuleuse du

style, soit que, dénué de tout complexe, il pratique un métissage des langues, à la manière de Soyinka ou de Kourouma : ce sera le cas de Tutuola.

Véronique Porra se demande pour sa part si nous n'assistons pas dans les littératures africaines de langue française "aux derniers soubresauts du modèle postcolonial et au lent épuisement de la pertinence des concepts tels que l'hybridité et le 'writing back'". Soulignant que le dernier roman d'Alain Mabanckou, *African psycho* (2003), s'inscrit dans un dialogisme évident avec un roman américain contemporain de Bret Easton Ellis, que *La Fabrique des cérémonies* (2001) de Kossi Efoui efface volontairement la voix ethnique pour faire entendre de nombreux échos thématiques avec des romanciers occidentaux contemporains (Beigbeder, Houellebecq, Gendron), et qu'enfin *Place des Fêtes* (2001) de Sami Tchak déterritorialise radicalement en faisant parler à ses personnages le langage des jeunes immigrés de la deuxième génération, elle conclut que nous sommes désormais bien loin des thématiques identitaires antérieures. Elle fait toutefois remarquer que les marginaux institutionnels qui font leur miel des représentations africaines à la sauce anthropologique ancienne ne lâchent pas pied et reçoivent une consécration rapide et forte. *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome et *Madame Bâ* d'Erik Orsenna, publiés l'un et l'autre en 2003 en sont deux bons exemples. Ces observations mènent Véronique Porra à considérer que, dans le champ littéraire francophone d'aujourd'hui, c'est l'accaparement de l'ancienne marginalité par des auteurs à succès qui contraint les autres écrivains, soit à se faire non-marginaux, loin de tout exotisme, soit à chercher des modèles du côté d'autres centres, loin du francocentrisme jusqu'ici dominant.

Flora Veit-Wild complète cette analyse en montrant que les œuvres de Sony Labou Tansi (1947-1995) et de Dambudzo Marechera (1952-1987) ont en quelque sorte préparé cette mutation du postcolonialisme en littérature en portant à une puissance de grotesque inégalée le discours postcolonial, en le faisant éclater à la manière de Lautréamont parodiant le discours romantique. "Le monde dit moderne, dit Sony, est un scandale et une honte".

Ainsi l'ensemble des contributions procède-t-il à une première évaluation du processus complexe d'entrée des littératures africaines dans la "littérature mondiale", expression due à Goethe, lequel n'a pourtant apporté rien d'original à la connaissance de l'Afrique et des Africains, à la différence de l'abbé Grégoire, son contemporain, comme le montre Thomas Geider dans la dernière contribution.

Ce numéro fait utilement le point sur ce qui a été réalisé et sur ce qui reste à accomplir "dans le domaine de la reconnaissance de l'Afrique et de ses lettres au sein de la culture globale du XXI^e siècle" (Présentation).